

Le Courrier des Opelousas

VOL. 6.

OPELOUSAS, PAROISSE ST-LANDRY, [Louisiane,] 14 AOÛT, 1858.

No. 36.



OPELOUSAS :
SAMEDI MATIN, 14 AOÛT, 1858.

La Cour Suprême ouvrira à session annuelle en notre ville lundi prochain, après-déjeuner, le 18 courant.

Nous sommes peiné d'apprendre que les malades régnent avec intensité dans notre Paroisse, depuis une semaine ou deux. Ce sont principalement des fièvres bilieuses, ainsi qu'une sorte de rhume ou influenza, qui amène ordinairement des maux de gorge et une toux qui épuise, violente et par secouades comme la coqueluche, et toujours accompagnée de fièvre. Ajoutons à cela quelques cas de fièvres pernicieuses et contagieuses, qui ont emporté leurs victimes après une courte maladie.

Tout, selon nous, présente une saison désastreuse pour la santé publique.

Nous avons, il y a quinze jours, éveillé l'attention du public et de nos autorités municipales au sujet de précautions à prendre pour protéger notre communauté des atteintes de la fièvre jaune. Il nous semblait que le jour viendrait bientôt où il serait urgent d'agir; et en cela, notre voisin, le Patriote a été de notre avis. Aujourd'hui, nous croyons devoir renouveler nos suggestions à cet égard.

En consultant l'état sanitaire de la Nouvelle-Orléans, nous voyons que la fièvre jaune a augmenté, qu'elle augmente toujours, et que dès aujourd'hui on doit la considérer épidémique. A ce sujet, un de nos confrères, le *Crescent*, du 7, dit: "Le rapport hebdomadaire de l'Hôpital de Charité, pour la semaine se terminant hier soir, démontre une augmentation rapide du destructeur couleur d'orange (la fièvre jaune). Ce rapport, joint aux nouvelles du départ de l'Hôpital, nous donne à penser que si la maladie n'est pas épidémique à présent, elle le sera bientôt dans toute la force du terme."

Le rapport mentionné plus haut fait voir que sur 54 décès, (toujours à l'Hôpital de Charité seulement) 51 étaient de fièvre jaune; que 13 ont été renvoyés guéris, et qu'il en restait 10 atteints de la fièvre jaune sur 625 malades que contenait cet établissement.

En présence de ces nouvelles peu rassurantes, on se demande naturellement: Nos autorités agronomiques? Agronomes-elles? ou bien de celles de Washington? ou laisseront-elles venir les événements?

Voir plus loin les résolutions du Bureau de Santé de chez nos voisins de Washington.

COLLEGE ST. CHARLES.—Samedi prochain, il y aura à ce Collège populaire une distribution de prix, comme on le verra par un avis inséré plus loin. La solennité de la cérémonie attirera probablement un grand nombre de parents des élèves, et pose à l'endroit de l'édifice, un discours sera prononcé à cette occasion par un jeune orateur que l'on aime à entendre, M. William Monton, de Vermillionville.

APPARITION DES CHENILLES.—A peine s'est-on commencé à ramasser le coton, que les chenilles viennent contrecarrer les espérances si belles de nos planteurs de coton. On nous assure, en effet, que sur plusieurs habitations de nos alentours elles ont déjà fait des dégâts considérables: une habitation à 5 ou 6 miles d'ici, elles ont ravagé une petite pièce de coton avec une habileté et une promptitude effrayantes.

COTON NOUVEAU.—La Paroisse St. Landry, et M. Damonville Déjean, les premiers, ont commencé la palme pour le coton nouveau, cette année, sur le marché de la Nouvelle-Orléans. Nous avons bien vu dans les journaux de cette ville, que du coton de la récolte nouvelle y avait été reçu déjà, mais il venait de l'Etat du Mississippi, et si nous ne nous trompons pas, le coton de notre Paroisse sera le premier de notre Etat sur le marché de la Nouvelle-Orléans.

Nous donnons plus bas le note du Capt. Louallier amonacé et envoi, qui fait honneur autant à M. Déjean qu'à notre riche Paroisse. On peut voir un échantillon de ce coton à notre Bureau.

Voici la note du capitaine Louallier.
"A New Orleans, le 14 Août, 1858.
"Ma Sœur—La première balée de coton de la nouvelle récolte, provenant de la Paroisse St. Landry a été embarquée, ce matin, à bord du bateau à vapeur *Anna Peres*, laquelle a été envoyée par M. Damonville Déjean, et consignée à Bellou, Niblum & Co. de la Nouvelle-Orléans."
"St. Landry se trouve toujours au premier rang. Le coton est de la première qualité."
"Coton dévoué, G. E. LOUALLIER."

Il y a dans la Geole de Donaldsonville, un nègre marron disant se nommer Charles, et appartenir à Camille Moret, de notre Paroisse. Avis à qui de droit.

GAZETTE DE CALICHAIS.—Nous avons reçu le premier numéro d'un journal nouveau et si lire et publié par Les Charles, par Wm. Hutchins, récemment éditeur du *Démocrate*, de St. Martin. C'est un petit journal imprimé, paraissant le Samedi, en français et en anglais, à \$3 par an.

Nous souhaitons à plein succès à notre nouveau confrère.

Nous lions dans le *Vigilant* (de Donaldsonville) du 29 juillet:
"ASSASSINAT AU BAYOU CREUX.—Nous n'avons, cette semaine, que des crimes à enregistrer, et ils sont environnés de circonstances les plus épouvantables."
Samedi dernier, il y avait bal au Bayou Creux, et la jeunesse des environs s'y était donnée rendez-vous. Parmi les jeunes personnes présentes, il y en avait une qui devait bientôt se marier avec un nommé Bertrand, et qui était restée insensible à l'amour de Ferrique Sanchez.

La jalousie de Ferrique Sanchez contre son rival se traduisait en une querelle et pour ne pas troubler la fête de bal, ils se préparèrent à se battre, lorsque un jeune Français, Adrien Labode, employé au moulin à sucre de M. Labode Lacroix, et ami de Bertrand, voulut essayer de mettre la paix. Mais un moment où il sortait de la salle, il tomba frappé de coups de couteau destinés à Bertrand. Il en a reçu deux dans le dos et les deux étaient mortels. Ses amis coururent à son secours et le portèrent à la maison de son père, mais il ne survécut pas à sa blessure.

P. S.—Au moment de notre passage nous apprenons que le Sheriff est parvenu à trouver Moulins, et que celui-ci n'ayant pas voulu se rendre, il lui a envoyé un ultimatum de prison.

—La même feuille écrit à la même date: ASSASSINAT A ST. JACQUES.—La Paroisse St. Jacques vient d'être témoin d'un crime affreux commis sur un de ses habitants les plus respectables.

M. C. P. Melançon ayant été prévenu qu'un de ses négres, nommé Toussaint, avait commis un vol chez M. Félix Melançon, dans la nuit de dimanche, le fit appeler pour le corriger. M. Melançon était à sa sucrerie avec un vieux nègre, qui ne travaillait plus, et un petit nègre, lorsque Toussaint arriva. Après l'avoir grondé sévèrement pour le vol qu'il avait commis, il envoya le vieux nègre chercher une corde pour l'attacher. Malheureusement il perdit Toussaint de vue pendant quelques instants, et celui-ci en profita pour se saisir d'un marteau de forge et lui en assena deux coups sur la tête.

Le vieux nègre qui revenait avec la corde, voulut venir au secours de son maître; mais Toussaint le mença de le tuer ainsi que le vieux nègre, s'ils faisaient un pas en avant. Les deux nègres se sauvèrent, le vieux allant annoncer à la maison le crime qui venait d'être commis, le petit se cachant dans les cannes, à un endroit où il pouvait tout voir.

Toussaint, après que les autres négres furent partis, prit le cheval de son maître pour se sauver; mais ce cheval était rétif, et pendant qu'il faisait des efforts pour le faire partir, il s'aperçut que M. Melançon rentrait encore. Il descendit alors de cheval, prit un palonnier et le trappa jusqu'à ce qu'il fut tombé à fait mort. Il tira ensuite le corps près de la rivière, le couvrit de cercles de burlin, jeta de la cendre sur les traces de sang, et prit la fuite.

Mais pendant ce temps l'alarme avait été donnée par le vieux nègre; on avait couru chercher les chiens de M. Hébert, et on était bientôt sur la piste du fugitif, qui s'était caché dans les cannes. Ben entendant la voix des chiens, il comprit qu'il lui serait impossible de s'échapper; il prit sa course du côté du fleuve, où il se précipita.

Les personnes qui le poursuivait sautèrent dans une pirogue et ne tardèrent pas à arriver près de lui. Quand il se vit sur le point d'être pris, il se laissa couler.

Ce déplorable événement a causé la plus triste émotion.

M. Constant Melançon était justement estimé de tous ceux qui le connaissaient, et il n'aurait dû avoir rien à craindre de ce nègre qui avait été élevé avec lui, et pour lequel il avait eu trop de bonté. Il était venu le samedi assister à la dernière représentation de la Troupe Américaine, ne doutant bien peu de la triste fin qui lui était réservée.

INDIENS ET AMERICAINS.

Nous disions l'autre jour que les Indiens avaient formé une ligue contre les Etats-Unis et que la guerre qu'ils avaient entreprise contre les Américains menaçait d'être longue et sanglante. Les nouvelles que nous recevons de temps en temps du théâtre des hostilités confirment malheureusement ces prévisions.

M. Constant Melançon était justement estimé de tous ceux qui le connaissaient, et il n'aurait dû avoir rien à craindre de ce nègre qui avait été élevé avec lui, et pour lequel il avait eu trop de bonté. Il était venu le samedi assister à la dernière représentation de la Troupe Américaine, ne doutant bien peu de la triste fin qui lui était réservée.

Les tribus qui habitent nos possessions du Pacifique se montrent implacables envers les blancs et semblent leur avoir juré une guerre d'extermination. Elles s'accommodent certainement dans cette lutte implacable, mais nous nous avons fait payer cher nos victoires. Rien n'est plus difficile que de mettre fin aux hostilités, telles que les pratiquent les sauvages: vivant au milieu des forêts, éprouvant fort peu des besoins qui résultent de notre état de civilisation, n'ayant ni bagage ni artillerie, il leur est facile de harceler sans cesse leur ennemi, de l'attaquer à l'improvise, de lui dresser des embûches, d'intercepter les convois, de massacrer isolément les voyageurs, les émigrants et les colons, de surprendre de faibles détachements, d'attirer les troupes hors de leurs campements, de leur imposer des fatigues excessives, enfin de les réduire presque à l'impuissance.

On sait combien a été longue la guerre de la Floride: tous les efforts d'un grand et riche pays comme le nôtre, n'ont pu parvenir à triompher d'une poignée de Séminoles, et il n'y a eu qu'un peu plus de deux mois que leur chef a consenti à émigrer. Il reste et les présents ont sur lui plus de pouvoir que la poudre et les balles. Il aurait pu lutter longtemps encore contre nos troupes: tenté par les séduisantes propositions du gouvernement, il a préféré quitter ses forêts natales et aller jouir dans l'Ouest des loisirs que lui assure la manœuvre des Etats-Unis.

La petite division qui commandait le colonel Slepote dans l'Oregon a été, on le sait, taillée en pièces par les Indiens. Nos malheureux soldats ont été impitoyablement massacrés, et ceux qui leur survivaient et qui sont disséminés dans le territoire, partagent le même sort si le gouvernement ne s'empresse de leur envoyer des renforts.

Il est difficile de comprendre que le Congrès, en présence d'aussi lamentables catastrophes, s'obstine à ne point augmenter l'effectif de l'armée. Le trésor ne suit trop souvent que faire de ses millions: pourquoi n'affecte-t-on pas cet excédent de richesse à la protection des citoyens? L'administration est endettée en ce moment, nous le savons, mais elle ne sera pas toujours, et il nous semble que ceux qui c'est une bien triste économie que celle de ne pas augmenter l'effectif de l'armée. Le trésor ne suit trop souvent que faire de ses millions: pourquoi n'affecte-t-on pas cet excédent de richesse à la protection des citoyens? L'administration est endettée en ce moment, nous le savons, mais elle ne sera pas toujours, et il nous semble que ceux qui c'est une bien triste économie que celle de ne pas augmenter l'effectif de l'armée.

Secrétaire de la guerre à joindre aux troupes régulières qui se trouvent à cette heure dans l'Oregon ou qui y seront dirigés plus tard, des corps d'indiens organisés comme les sont les *Rangers* du Texas. L'expérience a prouvé que les sauvages craignent beaucoup plus ces troupes que les régiments de ligne. Les *Rangers* ont été dans la guerre de la région des Indes, et on sait de quelle utilité ils ont été en Texas. Beaucoup de personnes ont proposé d'envoyer à la Nouvelle-Pacifique, un corps de ces troupes, et nous espérons que le second ne parviendra pas à lui échapper.

P. S.—Au moment de notre passage nous apprenons que le Sheriff est parvenu à trouver Moulins, et que celui-ci n'ayant pas voulu se rendre, il lui a envoyé un ultimatum de prison.

du pays. Ils guideront sûrement l'armée et prépareront ses succès.

Ce n'est pas de l'artillerie qu'il faut contre les Indiens, puisqu'ils évitent avec soin toute bataille rangée; on ne peut employer contre eux que la carabine et le revolver, et les *Rangers* sont tous d'excellents tireurs. Depuis que les Indiens reculent devant les armées britanniques et font la plaine pour combattre dans les montagnes, dans les bois et derrière des barrières, les généraux anglais sont aux abois et ne savent plus comment abattre un ennemi qui est insaisissable. Les Anglais seront obligés de suivre notre exemple et de lancer à la suite de leur ennemi des carabiniers à cheval qui, ne traînant ni artillerie ni lourd bagage, pourront donner la chasse aux rebelles partout où ceux-ci pénétreront.

La guerre de l'Oregon inondera de sang le sol de ce territoire, et le gouvernement ne se décide à agir tout de suite avec une grande vigueur. Les Indiens en campagne sont au nombre de six mille et on en abonde dans nombre de montagnes; ils sont de beaucoup supérieurs en force, en courage et en énergie aux tribus que les Etats-Unis ont déjà soumise. On voit donc combien il est important que le gouvernement prenne vite une décision et des citoyens, et elle ne prendra de nouveau satisfaction qu'en frappant au début de la guerre un coup décisif.

On voit donc combien il est important que le gouvernement prenne vite une décision et des citoyens, et elle ne prendra de nouveau satisfaction qu'en frappant au début de la guerre un coup décisif.

On voit donc combien il est important que le gouvernement prenne vite une décision et des citoyens, et elle ne prendra de nouveau satisfaction qu'en frappant au début de la guerre un coup décisif.

On voit donc combien il est important que le gouvernement prenne vite une décision et des citoyens, et elle ne prendra de nouveau satisfaction qu'en frappant au début de la guerre un coup décisif.

On voit donc combien il est important que le gouvernement prenne vite une décision et des citoyens, et elle ne prendra de nouveau satisfaction qu'en frappant au début de la guerre un coup décisif.

On voit donc combien il est important que le gouvernement prenne vite une décision et des citoyens, et elle ne prendra de nouveau satisfaction qu'en frappant au début de la guerre un coup décisif.

On voit donc combien il est important que le gouvernement prenne vite une décision et des citoyens, et elle ne prendra de nouveau satisfaction qu'en frappant au début de la guerre un coup décisif.

On voit donc combien il est important que le gouvernement prenne vite une décision et des citoyens, et elle ne prendra de nouveau satisfaction qu'en frappant au début de la guerre un coup décisif.

On voit donc combien il est important que le gouvernement prenne vite une décision et des citoyens, et elle ne prendra de nouveau satisfaction qu'en frappant au début de la guerre un coup décisif.

On voit donc combien il est important que le gouvernement prenne vite une décision et des citoyens, et elle ne prendra de nouveau satisfaction qu'en frappant au début de la guerre un coup décisif.

On voit donc combien il est important que le gouvernement prenne vite une décision et des citoyens, et elle ne prendra de nouveau satisfaction qu'en frappant au début de la guerre un coup décisif.

On voit donc combien il est important que le gouvernement prenne vite une décision et des citoyens, et elle ne prendra de nouveau satisfaction qu'en frappant au début de la guerre un coup décisif.

On voit donc combien il est important que le gouvernement prenne vite une décision et des citoyens, et elle ne prendra de nouveau satisfaction qu'en frappant au début de la guerre un coup décisif.

On voit donc combien il est important que le gouvernement prenne vite une décision et des citoyens, et elle ne prendra de nouveau satisfaction qu'en frappant au début de la guerre un coup décisif.

On voit donc combien il est important que le gouvernement prenne vite une décision et des citoyens, et elle ne prendra de nouveau satisfaction qu'en frappant au début de la guerre un coup décisif.

On voit donc combien il est important que le gouvernement prenne vite une décision et des citoyens, et elle ne prendra de nouveau satisfaction qu'en frappant au début de la guerre un coup décisif.

On voit donc combien il est important que le gouvernement prenne vite une décision et des citoyens, et elle ne prendra de nouveau satisfaction qu'en frappant au début de la guerre un coup décisif.

On voit donc combien il est important que le gouvernement prenne vite une décision et des citoyens, et elle ne prendra de nouveau satisfaction qu'en frappant au début de la guerre un coup décisif.

quelque mobile les pousserait à armer contre nous, au cas d'une semblable éventualité. Elles orientent peut-être un peu haut même, mais toutes ces protestations se traitent devant la loi accompli. C'est surtout, d'un projet pareil que l'on peut dire que "pour être approuvé, il le veut être achevé."

Il semble que chaque jour nous faisons un pas vers l'achèvement de cette entreprise d'annexion—les événements paraissent s'entretenir, pour nous faciliter la route, et les succès de l'Espagne ne sauraient la fermer longtemps. A propos de cette question de Cuba, le *Courrier des Etats-Unis*, journal d'une incontestable valeur, paraît ajouter à nos confidences que le général Walker dit avoir reçu de l'Exécuteur à Washington. Nous avons déjà parlé de ses confidences, dans le général Henningsen aurait été le premier dépositaire, et nous avons écrit qu'il était impossible que M. Buchanan ait ainsi, et sans motif plausible, découvert, démasqué toute sa politique future, précisément à l'homme en la discrétion duquel il ne pouvait compter, puisque immédiatement après l'aveu, il devait rendre irréalisable le plus cher projet de celui-ci.

Nous avons écrit—et le bon sens indique que nous étions dans le vrai—que l'insulte au pavillon de l'Espagne, qui était demandée en cette circonstance au général Walker, pour faire éclater la guerre entre cette dernière et le Mexique, ne pouvait être un *casus belli*; que tout cela aurait été bair sur du sable, et se livrer inconsidérément à un quasi-ennemi. Nous avon dit aussi qu'on ne pouvait admettre que M. Buchanan voulût faire passer Cuba aux mains du Mexique, quitte à le rendre à celui-ci par l'argent ou le fer.

Ce serait là une menée plus que machiavélique, absurde; et une idée aussi vaine que celle qui a conduit l'Espagne à se lancer dans cette circonstance au général Walker, pour faire éclater la guerre entre cette dernière et le Mexique, ne pouvait être un *casus belli*; que tout cela aurait été bair sur du sable, et se livrer inconsidérément à un quasi-ennemi. Nous avon dit aussi qu'on ne pouvait admettre que M. Buchanan voulût faire passer Cuba aux mains du Mexique, quitte à le rendre à celui-ci par l'argent ou le fer.

Ce serait là une menée plus que machiavélique, absurde; et une idée aussi vaine que celle qui a conduit l'Espagne à se lancer dans cette circonstance au général Walker, pour faire éclater la guerre entre cette dernière et le Mexique, ne pouvait être un *casus belli*; que tout cela aurait été bair sur du sable, et se livrer inconsidérément à un quasi-ennemi. Nous avon dit aussi qu'on ne pouvait admettre que M. Buchanan voulût faire passer Cuba aux mains du Mexique, quitte à le rendre à celui-ci par l'argent ou le fer.

Ce serait là une menée plus que machiavélique, absurde; et une idée aussi vaine que celle qui a conduit l'Espagne à se lancer dans cette circonstance au général Walker, pour faire éclater la guerre entre cette dernière et le Mexique, ne pouvait être un *casus belli*; que tout cela aurait été bair sur du sable, et se livrer inconsidérément à un quasi-ennemi. Nous avon dit aussi qu'on ne pouvait admettre que M. Buchanan voulût faire passer Cuba aux mains du Mexique, quitte à le rendre à celui-ci par l'argent ou le fer.

Ce serait là une menée plus que machiavélique, absurde; et une idée aussi vaine que celle qui a conduit l'Espagne à se lancer dans cette circonstance au général Walker, pour faire éclater la guerre entre cette dernière et le Mexique, ne pouvait être un *casus belli*; que tout cela aurait été bair sur du sable, et se livrer inconsidérément à un quasi-ennemi. Nous avon dit aussi qu'on ne pouvait admettre que M. Buchanan voulût faire passer Cuba aux mains du Mexique, quitte à le rendre à celui-ci par l'argent ou le fer.

Ce serait là une menée plus que machiavélique, absurde; et une idée aussi vaine que celle qui a conduit l'Espagne à se lancer dans cette circonstance au général Walker, pour faire éclater la guerre entre cette dernière et le Mexique, ne pouvait être un *casus belli*; que tout cela aurait été bair sur du sable, et se livrer inconsidérément à un quasi-ennemi. Nous avon dit aussi qu'on ne pouvait admettre que M. Buchanan voulût faire passer Cuba aux mains du Mexique, quitte à le rendre à celui-ci par l'argent ou le fer.

Ce serait là une menée plus que machiavélique, absurde; et une idée aussi vaine que celle qui a conduit l'Espagne à se lancer dans cette circonstance au général Walker, pour faire éclater la guerre entre cette dernière et le Mexique, ne pouvait être un *casus belli*; que tout cela aurait été bair sur du sable, et se livrer inconsidérément à un quasi-ennemi. Nous avon dit aussi qu'on ne pouvait admettre que M. Buchanan voulût faire passer Cuba aux mains du Mexique, quitte à le rendre à celui-ci par l'argent ou le fer.

Ce serait là une menée plus que machiavélique, absurde; et une idée aussi vaine que celle qui a conduit l'Espagne à se lancer dans cette circonstance au général Walker, pour faire éclater la guerre entre cette dernière et le Mexique, ne pouvait être un *casus belli*; que tout cela aurait été bair sur du sable, et se livrer inconsidérément à un quasi-ennemi. Nous avon dit aussi qu'on ne pouvait admettre que M. Buchanan voulût faire passer Cuba aux mains du Mexique, quitte à le rendre à celui-ci par l'argent ou le fer.

Ce serait là une menée plus que machiavélique, absurde; et une idée aussi vaine que celle qui a conduit l'Espagne à se lancer dans cette circonstance au général Walker, pour faire éclater la guerre entre cette dernière et le Mexique, ne pouvait être un *casus belli*; que tout cela aurait été bair sur du sable, et se livrer inconsidérément à un quasi-ennemi. Nous avon dit aussi qu'on ne pouvait admettre que M. Buchanan voulût faire passer Cuba aux mains du Mexique, quitte à le rendre à celui-ci par l'argent ou le fer.

Ce serait là une menée plus que machiavélique, absurde; et une idée aussi vaine que celle qui a conduit l'Espagne à se lancer dans cette circonstance au général Walker, pour faire éclater la guerre entre cette dernière et le Mexique, ne pouvait être un *casus belli*; que tout cela aurait été bair sur du sable, et se livrer inconsidérément à un quasi-ennemi. Nous avon dit aussi qu'on ne pouvait admettre que M. Buchanan voulût faire passer Cuba aux mains du Mexique, quitte à le rendre à celui-ci par l'argent ou le fer.

Ce serait là une menée plus que machiavélique, absurde; et une idée aussi vaine que celle qui a conduit l'Espagne à se lancer dans cette circonstance au général Walker, pour faire éclater la guerre entre cette dernière et le Mexique, ne pouvait être un *casus belli*; que tout cela aurait été bair sur du sable, et se livrer inconsidérément à un quasi-ennemi. Nous avon dit aussi qu'on ne pouvait admettre que M. Buchanan voulût faire passer Cuba aux mains du Mexique, quitte à le rendre à celui-ci par l'argent ou le fer.

Ce serait là une menée plus que machiavélique, absurde; et une idée aussi vaine que celle qui a conduit l'Espagne à se lancer dans cette circonstance au général Walker, pour faire éclater la guerre entre cette dernière et le Mexique, ne pouvait être un *casus belli*; que tout cela aurait été bair sur du sable, et se livrer inconsidérément à un quasi-ennemi. Nous avon dit aussi qu'on ne pouvait admettre que M. Buchanan voulût faire passer Cuba aux mains du Mexique, quitte à le rendre à celui-ci par l'argent ou le fer.

Ce serait là une menée plus que machiavélique, absurde; et une idée aussi vaine que celle qui a conduit l'Espagne à se lancer dans cette circonstance au général Walker, pour faire éclater la guerre entre cette dernière et le Mexique, ne pouvait être un *casus belli*; que tout cela aurait été bair sur du sable, et se livrer inconsidérément à un quasi-ennemi. Nous avon dit aussi qu'on ne pouvait admettre que M. Buchanan voulût faire passer Cuba aux mains du Mexique, quitte à le rendre à celui-ci par l'argent ou le fer.

Ce serait là une menée plus que machiavélique, absurde; et une idée aussi vaine que celle qui a conduit l'Espagne à se lancer dans cette circonstance au général Walker, pour faire éclater la guerre entre cette dernière et le Mexique, ne pouvait être un *casus belli*; que tout cela aurait été bair sur du sable, et se livrer inconsidérément à un quasi-ennemi. Nous avon dit aussi qu'on ne pouvait admettre que M. Buchanan voulût faire passer Cuba aux mains du Mexique, quitte à le rendre à celui-ci par l'argent ou le fer.

Ce serait là une menée plus que machiavélique, absurde; et une idée aussi vaine que celle qui a conduit l'Espagne à se lancer dans cette circonstance au général Walker, pour faire éclater la guerre entre cette dernière et le Mexique, ne pouvait être un *casus belli*; que tout cela aurait été bair sur du sable, et se livrer inconsidérément à un quasi-ennemi. Nous avon dit aussi qu'on ne pouvait admettre que M. Buchanan voulût faire passer Cuba aux mains du Mexique, quitte à le rendre à celui-ci par l'argent ou le fer.

Ce serait là une menée plus que machiavélique, absurde; et une idée aussi vaine que celle qui a conduit l'Espagne à se lancer dans cette circonstance au général Walker, pour faire éclater la guerre entre cette dernière et le Mexique, ne pouvait être un *casus belli*; que tout cela aurait été bair sur du sable, et se livrer inconsidérément à un quasi-ennemi. Nous avon dit aussi qu'on ne pouvait admettre que M. Buchanan voulût faire passer Cuba aux mains du Mexique, quitte à le rendre à celui-ci par l'argent ou le fer.

Ce serait là une menée plus que machiavélique, absurde; et une idée aussi vaine que celle qui a conduit l'Espagne à se lancer dans cette circonstance au général Walker, pour faire éclater la guerre entre cette dernière et le Mexique, ne pouvait être un *casus belli*; que tout cela aurait été bair sur du sable, et se livrer inconsidérément à un quasi-ennemi. Nous avon dit aussi qu'on ne pouvait admettre que M. Buchanan voulût faire passer Cuba aux mains du Mexique, quitte à le rendre à celui-ci par l'argent ou le fer.

Ce serait là une menée plus que machiavélique, absurde; et une idée aussi vaine que celle qui a conduit l'Espagne à se lancer dans cette circonstance au général Walker, pour faire éclater la guerre entre cette dernière et le Mexique, ne pouvait être un *casus belli*; que tout cela aurait été bair sur du sable, et se livrer inconsidérément à un quasi-ennemi. Nous avon dit aussi qu'on ne pouvait admettre que M. Buchanan voulût faire passer Cuba aux mains du Mexique, quitte à le rendre à celui-ci par l'argent ou le fer.

qu'on soit conséquente. Résolu que la dite ordonnance soit considérée n'être en force qu'à partir de la dite date, afin que les bateaux et le public aient un temps d'avertissement suffisant de sa publication.

Sur motion, le Bureau n'ayant pas d'autre considération à prendre s'ajourne sine die.
J. P. GUYARD, Secrétaire. E. DUBUISSON, Président.

Loge H. C. N. 19,
M. A. L. & A.
UNE assemblée régulière de cette R. Loge aura lieu Mercredi prochain, 18 courant, à 4 heures de l'après-midi. Les frères étrangers sont invités d'assister à la séance.

Par mandement du V. M. E. PILATE, Secrétaire.
Opelousas, 14 Août, 1858.

VENTE PUBLIQUE.
Succession de feu André Meynier, décédé.
L'Etat public est par le présent averti qu'il sera offert en vente publique, au plus offrant et dernier enchérisseur, par le ministère d'un Encanteur d'admission commissionné par la Paroisse St. Landry, à la dernière résidence de feu André Meynier, dans la ville des Opelousas,

Le Mardi, 14 Septembre prochain, 1858, les propriétés ci-dessous dérites, dépendant de la succession dudit André Meynier, décédé, à savoir:

UN LOT
Situé dans la ville des Opelousas, mesurant trois cent quarante-deux pieds de face sur Court Street, sur trois cent quatrevingt-dix-sept pieds de profondeur, bornée au Nord par la terre de Mme Hilaire Dessarats, au Sud par la terre appartenant ci-devant à la Succession de feu Valentin King et actuellement à Félix Chachère, à l'Ouest par la terre appartenant ci-devant à la dite Succession de Valentin King et actuellement à Augustine Spén, et à l'Est par la dite Court Street, ensemble avec toutes

LES BATISSES
Et Améliorations qui y sont érigées et qui en dépendent, étant la dernière résidence du dit Meynier, décédé.

UNE FRACTION D'UN
Lot de Terre,
situé dans la ville des Opelousas, mesurant quatrevingt-quatre pieds six pouces (plus ou moins) de face sur Court Street, sur cent soixante-neuf pieds six pouces de profondeur, bornée au Nord par le lot de Jonathan Harris, à l'Ouest par le lot de Euphrosine Buller, au Sud par le lot de Joseph Bertrand, et à l'Est par la dite Court Street.

Deux armoires, une pendule, une table en acajou, huit chaises, un lot de livres, un beau secrétaire, une baignoire, un side-board, vais selle, un lot d'ustensiles de cuisine et beaucoup d'autres articles dont l'énumération serait trop longue. La moitié indivise des Presses, caractères et autres matériaux d'imprimerie, connus comme constituant le matériel du *Courrier des Opelousas*, excepté certains objets lesquels seront décrits le jour de la vente.

La moitié indivise d'une Vache à lait et son veau.

CONDITIONS:—Conformément à une assemblée des créanciers du dit défunt, tenue pardevant Joel H. Sandon, Notaire Public, le 4 Août 1858, les propriétés ci-dessus dérites seront vendues comme suit, à savoir: Les propriétés mobilières pour du comptant, et les propriétés immobilières à un an de crédit à partir du jour de la vente. Les acquéreurs fourniront leurs billets avec sécularités solitaires, et toutes sommes qui ne seront pas ponctuellement payées à leur échéance, porteront intérêt à raison de 8 pour cent par an, de leur échéance au paiement; et de plus les propriétés foncières demeurant spécialement hypothéquées à la succession, jusqu'à leur plein et entier paiement du capital et des intérêts.

LOUIS E. LA LOIRE,
Administrateur.
Opelousas, 14 Août, 1858.

ISIDORE GRAOULLA, Marbrier,
A l'honneur d'offrir ses services au public de la Paroisse St. Landry, au Collège St. Martinville un dépôt de marbre d'Italie de la première qualité, et de bons ouvriers, il pourra construire des monuments funéraires avec ou sans inscriptions, ou tout autre ouvrage en marbre, au prix les plus modérés et dans le plus court délai.

Ceux qui auront besoin de ses services pourront s'adresser à lui, à St. Martinville, ou au Bureau du *Courrier des Opelousas*. (14 août 1858.)

COLLEGE ST. CHARLES,
Grand Coteau.
UNE exhibition publique et solennelle de la Distribution des Prix aura lieu au Collège St. Charles le Samedi 21 courant, à 9 heures du matin.

M. WILLIAM MONTON, de Vermillionville, prononcera un discours à cette occasion. Grand Coteau, 7 Août, 1858.—2f

On Demande
UN monsieur d'un âge mûr, sujet à des attaques de Goutte, et qui voit la nécessité de prendre un violent exercice, désire acheter un excellent cheval de chasse, créole et robuste. On donnera \$125 pour un cheval ayant ces qualités, pourvu qu'on le donne à l'essai.

S'adresser au Bureau de cette feuille. Opelousas, 7 Août, 1858.

BOULANGERIE A LOUER.
L'assoussié ayant intention de quitter la pratique de son état, offre sa Boulangerie à louer. Cet établissement est parfaitement situé et distribué pour ce genre d'industrie, et offre, en outre de sa proximité l'avantage d'une situation commerciale. L'ouvrage de la Boulangerie, il y a une bonne Maison, Cuisine, Jardin, Cour, etc.

qu'il soit conséquente. Résolu que la dite ordonnance soit considérée n'être en force qu'à partir de la dite date, afin que les bateaux et le public aient un temps d'avertissement suffisant de sa publication.

Sur motion, le Bureau n'ayant pas d'autre considération à prendre s'ajourne sine die.
J. P. GUYARD, Secrétaire. E. DUBUISSON, Président.

Loge H. C. N. 19,
M. A. L. & A.
UNE assemblée régulière de cette R. Loge aura lieu Mercredi prochain, 18 courant, à 4 heures de l'après-midi. Les frères étrangers sont invités d'assister à la séance.

Par mandement du V. M. E. PILATE, Secrétaire.
Opelousas, 14 Août, 1858.

VENTE PUBLIQUE.
Succession de feu André Meynier, décédé.
L'Etat public est par le présent averti qu'il sera offert en vente publique, au plus offrant et dernier enchérisseur, par le ministère d'un Encanteur d'admission commissionné par la Paroisse St. Landry, à la dernière résidence de feu André Meynier, dans la ville des Opelousas,

Le Mardi, 14 Septembre prochain, 1858, les propriétés ci-dessous dérites, dépendant de la succession dudit André Meynier, décédé, à savoir:

UN LOT
Situé dans la ville des Opelousas, mesurant trois cent quarante-deux pieds de face sur Court Street, sur trois cent quatrevingt-dix-sept pieds de profondeur, bornée au Nord par la terre de Mme Hilaire Dessarats, au Sud par la terre appartenant ci-devant à la Succession de feu Valentin King et actuellement à Félix Chachère, à l'Ouest par la terre appartenant ci-devant à la dite Succession de Valentin King et actuellement à Augustine Spén, et à l'Est par la dite Court Street, ensemble avec toutes

LES BAT